

São Paulo La fragmentation sécuritaire d'une mégapole

Philippe HAERINGER

MEGAPOLES, "MONTRER LA VILLE POUR LA COMPARER" est un groupe de rencontres et de recherches comparatives mettant à profit la visibilité de la ville. Depuis 1988, dix journées d'études consacrées respectivement à Shanghai, Jakarta et Singapour, Bangkok, Le Caire, Tunis, Nouakchott, Dakar et Conakry, São Paulo, Lima, Berlin Est et Ouest, ont permis de mettre en lumière différences et convergences, de repérer de nombreux signes singuliers et problématiques, et de s'interroger sur la signification profonde du passage de la ville à la mégapole. L'un des objectifs poursuivis est d'identifier les modèles résidentiels majoritaires propres à chaque ville, d'en apprécier l'évolution, et de les situer dans les enjeux de politique urbaine pour le siècle prochain.

Initiées par l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (ORSTOM), en collaboration avec l'Institut français d'urbanisme (IFU), ces rencontres rassemblent des chercheurs appartenant à diverses disciplines et institutions.

Chaque nouvel exemple abordé amène de nouveaux thèmes forts. Consacrant récemment un débat à l'urbanisation brésilienne, le groupe fut conduit à prendre la mesure d'un réflexe sécuritaire qui, aujourd'hui, va jusqu'à imprimer profondément sa marque dans la morphologie urbaine. Les modes d'habiter en sont parfois bouleversés. C'est ce que nous montre et nous annonce la mégapole de São Paulo, qui n'est pourtant pas la plus insécure des grandes villes du Brésil.

Le modèle pauliste ne saurait, toutefois, se réduire à ce seul aspect. On y retrouvera, mêlées à ce thème récurrent, de nombreux autres thèmes caractéristiques des situations mégapolitaines. Malgré cela, São Paulo ne peut être confondu avec aucune des autres villes étudiées jusqu'ici par le groupe. Une fois de plus, les différences sont considérables.

Enfermements aristocratiques

Les vieux habitants de São Paulo se plaisent à rappeler leur mythe fondateur, celui du pionnier ou *bandeirante*. Une *Casa do Bandeirante* est toujours là pour la démonstration. Mais les sociologues d'aujourd'hui assurent que l'esprit pionnier demeure. Le migrant nordestin, maintenant majoritaire, débarque toujours à São Paulo avec un projet d'établissement individuel, tout modeste soit-il. Voilà pourquoi, sans doute, malgré les

contraintes d'une agglomération de près de 20 millions d'habitants¹, São Paulo reste sous l'emprise d'un modèle résidentiel majoritairement unifamilial, contrairement à ce que l'on observe, par exemple, dans les métropoles côtières de l'Afrique occidentale. Mais cette affirmation a de quoi troubler ceux qui savent que São Paulo est d'abord, massivement, un champ de dix mille tours².

Tours

Il est vrai que São Paulo pose un curieux problème à qui veut comprendre les comportements résidentiels des habitants de cette ville. Seraient-ils en train de passer d'un modèle à son exact contraire ? Une telle mutation serait d'autant plus impressionnante qu'on ne relève guère, à São Paulo, de formes intermédiaires. Sauf quelques exceptions relevant d'une dynamique manifestement ancienne et périmée où pouvait se reconnaître une partie de la classe moyenne, São Paulo ne voit surgir que de hautes tours (de 15 à 30 étages) sur un parterre résolument horizontal.

Il ne peut être question de réduire ce phénomène de verticalisation à une simple écume, à une poussée superficielle qui cacherait une réalité profonde. Le fait est trop considérable et il convient de bien noter que la plupart des tours de São Paulo, sauf sur quelques voies royales de la finance et des affaires, sont bien des tours résidentielles. On est loin du modèle jakartanais (par exemple), où une verticalisation également spectaculaire, mais strictement limitée à la sphère des affaires, n'entame en rien l'horizontalité résidentielle.

Pour autant, nous ne sommes pas non plus dans un modèle cairote ou singapourien, où la verticalisation concerne tout le monde et singulièrement les couches populaires. A São Paulo, la verticalisation s'adresse d'abord aux catégories privilégiées et relève assez largement d'un processus de ségrégation. Celui-ci, bien sûr, préexistait, la mémoire pauliste gardant le souvenir de quartiers traditionnels prestigieux (*Campos Eliseos, Higienopolis*, etc) qui le sont parfois restés après verticalisation. Mais la législation ainsi que les motivations de la verticalisation, pour autant qu'on puisse les apprécier, ont accentué cette ségrégation en la déplaçant largement.

Sous quel empire les *Paulistas* aisés ont-ils donc abandonné leurs villas baroques, leurs *palacetes* et leurs chalets chargés d'identité ? Sur de nombreux axes, la pollution automobile a pu suffire à suggérer cette fuite dans la troisième dimension. Parallèlement, et plus généralement, un sentiment d'insécurité grandissant a pu accélérer ce regroupement dans des tours souvent gérées comme des bunkers. Enfin, promoteurs et architectes ont su répandre le goût d'un modernisme et d'un luxe très poussés, dans une surenchère sans cesse entretenue.

1. En 1991 le *município* de São Paulo compterait près de 12 millions d'habitants, la région métropolitaine ou Grande São Paulo près de 18 millions. Mais il pourrait paraître légitime d'ajouter à ce total sinon les nombreuses villes satellites comme Jundiaí ou Campinas, du moins le débouché maritime immédiat de l'agglomération (Santos) et son cortège industriel (Cubatão) ou balnéaire (Guaruja).

2. Leur nombre réel serait même supérieur (15.000 immeubles à ascenseurs en 1988 selon Nadia Somekh).

La législation elle-même, en édictant des règles propres à limiter les densités humaines, aboutit à favoriser l'offre d'appartements de plus de 200 m². Cette norme est très communément et très amplement dépassée. Ainsi voit-on souvent se reconstituer le concept de la villa, avec parfois un seul appartement par étage débouchant de toutes part sur des terrasses jardinées. Au sommet des tours, l'appartement de "couverture", très recherché, réalise plus complètement encore le rêve de la villa suspendue ou du château des brumes.

Murs

Que devient, pendant ce temps, le patrimoine pavillonnaire délaissé ? Sa destinée est de disparaître et c'est une immense perte qui s'opère ainsi jour après jour. Cependant, un sursis lui est parfois accordé, soit parce que les professions libérales s'en emparent pour le transformer en officines, soit parce qu'une lente dégradation le livre à une occupation morcelée, populeuse, proche du squat : c'est le phénomène des *cortiços* ou ruches humaines, dont l'importance ne cesse de croître dans la partie centrale de l'agglomération.

En somme, le paradigme de l'habitat individuel semble être fortement mis à mal. Pourtant, sans encore quitter la sphère des riches, on peut trouver au moins deux môles de résistance. Le premier est défensif et peut-être n'a-t-il qu'un avenir limité. C'est celui qui s'organise autour des plus remarquables des *jardims*. Parce que la création de ces quartiers-jardins, dans les premières décennies du siècle, fut enveloppée de tout un discours éthique sur la ville (transposition "aristocratique" des enseignements d'Ebenezer Howard en Angleterre) et parce que cette éthique se concrétisa dans une solide réglementation, une sorte de patriotisme de quartier y assure aujourd'hui encore une attentive vigilance à l'encontre des pressions spéculatives et des constructeurs de tours.

Jardim America, Jardim Paulista, et quelques autres, comme des mers intérieures de tuiles rouges et de frondaisons, résistent à la logique des tours. Mais celles-ci, en bataillons serrés, ciment de toute part ces derniers poumons de la ville médiane. On pourrait croire à un combat d'arrière-garde. Mais la passion de la villa et du jardin ressurgit à trente ou quarante kilomètres de là, en rase campagne ! Et c'est, par exemple, *Alphaville*.

Alphaville, malgré son éloignement, n'est pas une banlieue mais une transplantation. Puisque la ville est en proie à la pollution, à l'insécurité foncière et à l'insécurité tout court, on va la recréer en lieu sûr et pur. Et l'enclore pour de bon. Alphaville est un chapelet d'immenses quartiers emmurés comme Berlin, surveillés comme à Checkpoint Charlie, de l'intérieur desquels tous les fantasmes de villas à l'italienne ou de pelouses à l'américaine peuvent à nouveau se donner libre cours.

L'océan majoritaire

Ainsi, le désir d'habitat individuel garde ses droits même dans la tranche sociale visée par les bâtisseurs de tours. Quant à l'immensité des

populations pauvres ou moyennes (8 ou 9 habitants sur 10), on ne peut que constater qu'elle relève encore presque totalement de cet idéal résidentiel, certes décliné très différemment.

Ruches

Notons-en tout de suite les exceptions. Le phénomène *cortiço* déjà mentionné, et dont le développement est parallèle à la progression des tours sur le tissu pavillonnaire ancien, n'est qu'une perversion de celui-ci. Un habitant sur dix y a recours³. De son côté, la politique publique du logement social, aux réalisations numériquement très marginales (un habitant sur 30) malgré leur volume souvent impressionnant, ne s'exprime que partiellement sous la forme d'immeubles collectifs : des barres de quatre étages sans ascenseurs. On expérimente aussi diverses formules d'auto-construction assistée, ce qui nous ramène au principe de l'habitat individuel. Et il est significatif que le régime même des barres est toujours l'accession à la propriété, chaque barre se voyant gérée, comme les tours des riches, par une association de copropriétaires.

Le comportement des investisseurs privés est davantage susceptible d'entamer l'horizontalité majoritaire. Ayant capturé la plus grande partie des classes aisées, sauront-ils aborder des marchés moins prestigieux ? Ils le font déjà si l'on en juge par la présence, dans le paysage de presque tous les secteurs de la banlieue, de gerbes isolées mais colossales de tours soeurs⁴, groupées par deux, par six ou par douze, et qui semblent vouloir aspirer la part solvable des populations. Ces tours sont beaucoup plus rustiques que celles des beaux quartiers, mais il n'est pas sûr que l'on puisse descendre beaucoup plus bas dans les normes quand on choisit le parti de la verticalité. Surtout s'il s'agit de détourner les gens d'un système résidentiel majoritaire qui assure assez bien sa reproduction.

Vagues

Il faut en effet croire que ce système majoritaire, qui fabrique l'océan et les vagues des banlieues proches ou lointaines, fonctionne bien. Il a d'abord pour lui une très grande souplesse. Voilà un modèle résidentiel qui traverse les situations urbaines et les classes de revenu. Il se développe aussi bien dans le cadre de lotissements réguliers et équipés que dans celui des innombrables lotissements clandestins de la périphérie. Il est adopté aussi bien par une partie des classes moyennes supérieures que par l'immense majorité des citadins démunis, dont beaucoup n'y peuvent accéder que par l'auto-construction et l'entraide (*mutirão*). Ce modèle traverse l'histoire aussi, car il faut sans doute en chercher l'origine dans les cités ouvrières et les *sobradinhos* du début du siècle.

Jusque dans les années 50 la classe ouvrière, puis la classe moyenne, furent pour une large part logées dans des maisons individuelles jumelées ou en bandes, bâties en petites séries par les employeurs ou, plus souvent, par des petits ou moyens investisseurs. La mode, ici encore, semble

3. Mais 2 ou 3 sur 10 si l'on inclut une toute autre acception du *cortiço*, dont il sera question plus loin à propos des banlieues.

4. Ou siamoises... car construites dos à dos pour utiliser un même escalier de sécurité externe.

être venue d'Angleterre⁵. Lorsque l'exode rural explosif du milieu du siècle et diverses mesures populistes engendrèrent l'abandon de ce type d'investissement au profit d'une fébrile activité de lotissement dans les périphéries (auto-construction et auto-promotion prenant le relais), il en resta des représentations et des normes morphologiques que l'on retrouve aujourd'hui dans la réglementation du permis de lotir et du permis de construire.

Le module de base reste une parcelle étroite en façade (5 m), allongée en profondeur (25 m), conçue pour être bâtie en mitoyenneté ou en quasi mitoyenneté, un passage latéral permettant d'accéder à une courette arrière (*le quintal*) et à un édicule annexe qui était et reste souvent le logement de la bonne. Les *sobradinhos* comportaient, par définition, un étage pour les chambres, et c'est bien ce qui se reproduit dans les banlieues. Ils jouissaient parfois d'un jardinet sur rue qui, transformé aujourd'hui en cage à voiture, est devenu un élément structurel incontournable.

Une voiture, une bonne, des chambres à l'étage, ce n'est évidemment pas une réalité pour tout le monde, mais ce sont les éléments d'un modèle résidentiel auquel quiconque se réfère. Même dans les lotissements les plus pauvres, c'est lui qui opère avec, toutefois, des dimensions plus faibles (40 ou 60 m²), des briques empilées petit à petit, des finitions jamais faites, un étage en attente sur une dalle en béton brut, un garage bric-à-brac sans voiture et, dans le *quintal*, plutôt qu'une bonne, un locataire encore plus pauvre.

Dérives

Ce dernier détail a de l'importance. Il indique que le paradigme de l'habitat unifamilial rencontre aussi des limites au bas de l'échelle sociale. Il semble toutefois que la progression de la pauvreté urbaine ne soit pas la vraie ou la seule cause du développement récent de cette spéculation locative de fond de cour. La multiplication des *cortiços* de banlieue doit être aussi reliée à la mécanique des distances et des flux. L'avènement de l'autobus avait permis l'explosion spatiale de São Paulo. Tout se passe comme si, un demi-siècle plus tard, ce mode de transport avait atteint les limites de sa fonctionnalité dans une agglomération essentiellement structurée par les transports routiers. Les banlieusards de la *Zona Leste* ou de la *Zona Sul* connaissent des temps de transport quotidien de 3 heures en moyenne, mais atteignant souvent 4 ou 5 heures. On pense que le ralentissement de l'offre en lotissements périphériques en est une conséquence.

Un autre phénomène concourt de façon inattendue à la densification humaine : le relief des sites. Moins escarpée que le front de mer de Rio, l'agglomération pauliste s'apparente cependant à une infinie succession d'ondulations ou *morros*. Associé au type d'habitat en vigueur, ce relief engendre une dérive architecturale qui entraîne à son tour une modification des modes d'occupation. Dès lors que le garage sur rue constitue le point d'ancrage obligé du logis, le rattrapage des pentes les plus fortes s'obtient par un empilement de niveaux en escalier (vers le haut ou vers le bas) qui

5. On peut faire un rapprochement avec les *lilong* de Shanghai, également influencés par le modèle anglais, mais agglomérés à la chinoise.

l'avonise, naturellement, le fractionnement des bâtisses en plusieurs foyers plus ou moins imbriqués. C'est évidemment dans les lotissements clandestins, peu soucieux de la qualité des sites, que ces situations se rencontrent le plus souvent.

Cette perversion du modèle résidentiel unifamilial contribue, avec d'autres éléments caractéristiques des lotissements clandestins (tracés approximatifs, sous-équipement), à forger des paysages urbains à la fois chaotiques et peuplés, bien dans une note "tiers-monde". Cela n'est pourtant pas encore ce que l'on appelle, à São Paulo, des favelles. Dans cette métropole qui s'est longtemps enorgueillie de n'en point compter se multiplient aussi, depuis 15 ou 20 ans, ces petites taches cancéreuses, souvent linéaires, qui prennent place dans les "friches" foncières, les délaissés : bas-fonds inondables, talus, terrains oubliés ou en attente. Ici, la perspective d'une régularisation ou "amnistie" n'existe pas. Les habitations restent donc en bois et en tôles, en matériaux de récupération. Toutefois, à leur misérable niveau, elles participent aussi, un peu, de la stratégie et du rêve pionniers : elles sont presque toujours unifamiliales, et les favelles se trouvent souvent proches d'une zone d'emploi ou d'un équipement important, gages d'une bonne fortune espérée.

L'unité et l'infini

Mais peut-on vraiment parler de rêve, que ce soit pour les *favelados* ou pour la majorité des banlieusards perdus dans l'immensurable monotonie des morros, trivialement insérés dans un jeu de cubes interminable ? Il est difficile d'en juger.

Horizons

En comparaison des autres mégapoles du tiers-monde-catégorie à laquelle São Paulo a longtemps cru pouvoir échapper-la qualité du maillage urbain pauliste n'est pas catastrophique. Les indicateurs sont encourageants : électricité dans tous les foyers, eau courante dans 19 foyers sur 20, réseaux d'assainissement desservant un foyer sur 2 (ce qui est rare), plus d'une rue sur 2 revêtue, plus de 4 rues éclairées sur 5. La genèse plus ou moins clandestine de la plus grande part de l'espace urbain n'empêche pas son intégration progressive, ce qui contraste avec les classements définitifs notés ailleurs. A cette souplesse s'ajoute celle d'un habitat individuel évolutif, mais guidé par un modèle, donc intégrable lui aussi.

Reste le morne défilé de l'innombrable. Mais São Paulo est une mégapole, comment y échapper ? Chaque grande ville possède son mode de fragmentation en socio-systèmes locaux. Ici, chaque citoyen peut s'identifier à son lotissement, à sa paroisse, à sa colline, généralement innervée par une rue commerçante sommitale. Mais les marquages du paysage, les "enclosures" protecteurs et identitaires restent peu opérants dans les banlieues de São Paulo, et ne permettent pas d'échapper au spectacle de l'infinie reproduction. A cela contribue la faible présence du végétal, conséquence de la mitoyenneté des habitats, qui laisse à nu la brutale juxtaposition.

Mais tout se passe comme si cette trop large ouverture des paysages de la banlieue pauliste trouvait sa sanction ou son correctif dans le frileux enfermement des habitats individuels.

Grilles

Il faut en effet parler de l'insécurité réelle ou ressentie qui est le triste lot des villes brésiliennes. Cette crispation sécuritaire se traduit dans les formes. C'est à cause d'elle qu'une cage à voiture s'adosse à toutes les façades, avec une évidente fonction de protection non seulement d'un véhicule qui n'existe pas toujours, mais de la maison elle-même. Hautes grilles coiffées d'un toit métallique ou d'une dalle de béton. La pièce de séjour y perd les trois quarts de son éclairage naturel. On la transfère éventuellement à l'étage, avec terrasse sur la dalle. Mais il faut à nouveau de hautes grilles...

Répété inlassablement sur des centaines de milliers de façades emboîtées, ce dispositif confère à la mégapole le caractère d'un camp retranché contre lui-même. On savait déjà que les riches et les moyens riches s'étaient inventés des bulles, collectives celles-là : tour-bunkers, quartiers-emmurés, polices privées, mais aussi clubs multiloisirs pour tous les dimanches, shopping-centers palaces pour toutes les consommations, motels glamour pour toutes les aventures, autant de lieux où nuisances et insécurité urbaines sont bannies et oubliées, le concept de ville nié ou sublimé.

Retrouver le même enfermement, individuel celui-ci faute de mieux, au cœur de la société majoritaire, donne le sentiment d'une cité désespérément atomisée, et interroge sur le sens d'une évolution. Mais on a le choix entre deux attitudes : frémir devant la multiplication de ces barreaux de prison domestiques – en oubliant qu'après tout nos portes ont des serrures depuis des siècles –, ou regarder tranquillement les jeunes riverains profiter de ces barreaux pour tendre, tous les dimanches, leurs filets de volley en travers des rues... Intéressante adaptation des jeux citoyens aux systèmes résidentiels locaux ! Les rares voitures dominicales passent très bien sous les filets et le Brésil, c'est un fait acquis, figure parmi les plus grandes nations du volley-ball mondial.

*Institut français de recherche scientifique
pour le développement en coopération (ORSTOM)-
groupe MEGAPOLES*

Bibliographie

- Vasco CALDEIRA, Margareth et Romão PEREIRA, Cecilia dos SANTOS, "São Paulo", Institut Français d'Architecture, Supplément du *Bull. d'Informations Architecturales*, n°116, 1987, 23 p.
- Vicinius CALDEIRA BRANT, (éd.) *São Paulo : Trabalhar e viver*, Comissão Justiça e Paz de São Paulo, 1989, Editora Brasiliense.
- Jean Philippe DAMAIS, "São Paulo 1985 : une ville à la poursuite de sa croissance", *Annales de Géographie*, n°536, 1987, pp. 423-461.

- Philippe HAERINGER, *Tableaux d'une exposition. Découverte d'une mégapole : São Paulo, l'enfermement sécuritaire*, Mégapoles "Montrer la ville pour la comparer", 1991, 38 p. (26410 St Roman, France).
- Pedro JACOBI, "Autoconstrução : mitos e contradições", *Espaço e Debates*, n° 3, 1981, pp. 21-44.
- Raquel ROLNIK, Lucio KOWARIK, Nadia SOMEKH (éd.), *São Paulo : crise e mudança*, Prefeitura de São Paulo, 1990, 215 p., Editora Brasiliense.
- Céline SACHS, *São Paulo : Politique publique et habitat populaire*, Collection Brasília, Ed. de la Maison des Sciences de L'Homme, Paris, 1990, 267 p.
- Milton SANTOS, *Metropole corporativa fragmentada : O caso de São Paulo*, Secretaria de estado da cultura, Nobel, São Paulo, 1990, 117 p.
- Nadia SOMEKH, "Verticalisation et ségrégation", *Etudes Foncières*, n° 41, déc. 88, pp. 45-47.
- "A Verticalização de São Paulo : um elemento de segregação urbana ?", *Espaço e debates*, n°21, 1987, pp. 72-88.
- Sergio ZARATIN, *Aspectos da problemática do uso do solo na Grande São Paulo*, EMLPLASA, São Paulo, 32 p.

Monique SELIM, *An H.L.M. in the Vortex of Change : Representations of Space and Power*

A two-year study of an H.L.M. north of Paris begun in 1977 revealed that such communities are fraught with social and cultural devastation that goes beyond the healing capacity of local organizations. The implications of this development cannot be considered as excluding social disturbances amounting to a generalized social war.

Philippe HAERINGER, *Sao Paulo. The securitarian fragmentation of a megalopolis*

Megalopolis : "To show the town to compare it" is a group for comparative researches looking at visible signs of the town. One objective is to identify specific residential models, their evolution and the context of urban policies challenges in the future. The group is now looking at the securitarian reflex deeply involved in the urban morphology in the case of Sao Paulo.

Gérard ALTHABE, *The suburbs of Buenos-Aires. Private house and politico-religious salvation*

A micro investigation was done in a quarter of a suburb of Buenos-Aires, looking at the patterns of integration into urban society from a massive migration to town from rural areas and with a specific emphasis on the self building of private houses as a near strategy. The way in which these migrants are constructing their relations with the society is analyzed through political representations using peronism and the continuity in the religious fields.

Nicole BEAURAIN, *Oh, how My Village was Pretty !*

In less than twenty years, Spain has become an industrial and highly urbanized country. This socio-economic evolution involves an unprecedented modernization of agriculture and the countryside. How have such transformations of the Spanish economy affected rural areas and life-styles in the countryside ? The example of a small agricultural village reveals these changes. Especially, it poses the question of the urbanization of the countryside and of its inhabitants and its relation to the urbanization of the entire planet.

Maïté CLAVEL, *Urban Ethnology in France : Exotic Societies in Contemporary Urban Space*

Urban ethnology in France has not taken the path indicated by the "classical" ethnologists who addressed the question of urbanization. Otherness remains a source of fascination. But, compared to other types of urban studies, neither the city, cut-up into micro-groups and considered as an abstraction or a hostile milieu, nor the methods that favor the prolonged observation of the private life of social or ethnic groups that are sometimes more difficult to approach than in foreign countries, bring truly new knowledge about the relations between city dwellers and their environments.

Pierre LANTZ, *Henri Lefebvre : The Poiesis of Praxis*

Henri Lefebvre's project concerning the critic of everyday life analyzed the substance of everyday existence without becoming seduced by it and maintained a high level of conceptualization without fetishizing the oppositions between different systems. Human activity, the link between all determinisms, appropriates human and physical nature. Metaphilosophical poiesis approaches symbolism,

Bde NH P

03 AOUT 1992

F1

L'homme et la société

Revue internationale
de recherches et de synthèses en sciences sociales

N° 104

XXVI^e année

1992/2

Anthropologie de l'espace habité

<i>Espace et Anthropologie</i> (Louis MOREAU de BELLAING).....	3
Augustin BERQUE, L'écosymbole du tatami	7
Alain DELISSEN, Des dragons dans le paysage coréen.....	15
Nicole BEURAIN, Qu'il était beau mon village... (Espagne, Navarre méridionale)	23
Corinne DAVAULT, Elisabeth PASQUIER-MERLET, HLM et mission locale : deux instances de réhabilitation sociale.....	47
Monique SELIM, L'enlèvement d'une cité HLM : représentations de l'espace et des pouvoirs.....	61
Gérard ALTHABE, La grande banlieue de Buenos Aires.....	77
Maison et salut politico-religieux.....	85
Philippe HÄERINGER, Sao Paulo. La fragmentation sécuritaire d'une mégapole	93
Pierre SANSOT, Dernier domicile connu.....	97
Maïté CLAVEL, L'ethnologie urbaine en France : des sociétés exotiques à l'espace urbain contemporain	111
Pierre LANTZ, La Poïèsis de la Praxis : Henri Lefebvre.....	121
Maria VILLELA-PETIT, Le temps dans la langue et la culture hōpi.....	

one
one

Comptes rendus : Ida SIMON-BAROUH et Pierre-Jean SIMON (ed.), <i>Les étrangers dans la ville. Le regard des sciences sociales</i> (Smaïn Laacher). Hervé MANEGLIER, <i>Paris impérial. La vie quotidienne sous le Second Empire</i> (Nicole Beurain). Henri LEFEBVRE, <i>Eléments de Rythmanalyse. Introduction à la connaissance des rythmes</i> (Alain Guillermin). Carlos SERRANO (ed.), <i>Madrid 1936-1939. Un peuple en résistance ou l'épopée ambiguë</i> (Nicole Beurain). Max WEBER, <i>Histoire économique, Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société</i> (Serge Latouche). Serge LATOUCHE, <i>La Planète des Naufragés. Essai sur l'après-développement</i> (Jacques Charmes). Henri MESCHONNIC (ed.), <i>Le langage comme défi</i> (Michael Löwy). René BERTHIER, <i>Bakounine politique. Révolution et contre-révolution en Europe centrale</i> (Louis Janover). Michel MAFFESOLI, <i>La transfiguration du politique. La tribalisation du monde</i> (Joseph Gabel).....	137
<i>Revue des revues</i> Nicole BEURAIN.....	151
<i>Abstracts</i>	154

Publié avec le concours du Centre national des lettres

Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris

PL 254

C.E.D.I.D. - ORSTOM

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 35753 ex 1

Cpte : B

M